

Monique Mercure Disparition d'une actrice « en or »

Yves Laberge

Numéro 323, juillet 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, Y. (2020). Monique Mercure : disparition d'une actrice « en or ». *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 40–41.



Monique Mercure

Disparition d'une actrice « en or »

YVES LABERGE

1

« Ce serait peu dire que Monique Mercure était photogénique : elle habitait l'écran de sa présence, tout comme Monica Vitti avant elle ou comme Isabelle Adjani par la suite. On ne regardait qu'elle dans un plan d'ensemble et on oubliait toutes les autres. »

L'actrice Monique Mercure est décédée des suites d'un cancer, à Montréal, le 17 mai 2020. C'est une perte immense pour la culture québécoise. Les téléspectateurs qui l'ont surtout connue dans de nombreux téléromans et séries (*Monsieur le ministre*, *Sheharweh*, *Providence*, *Mémoires vives* et plusieurs autres) depuis trois décennies peuvent difficilement imaginer la place qu'elle a occupée dans l'histoire du cinéma québécois, dès les années 1960, sans oublier le personnage fictif qu'elle a créé, peut-être un peu malgré elle, au fil des rôles déterminants qu'elle a tenus au grand écran durant plus d'un demi-siècle d'une carrière fructueuse et ininterrompue.

UNE ACTRICE DOTÉE D'UNE AURA

Ce serait peu dire que Monique Mercure était photogénique : elle habitait l'écran de sa présence, tout comme Monica Vitti avant elle ou comme Isabelle Adjani par la suite. On ne regardait qu'elle dans un plan d'ensemble et on oubliait toutes les autres.

Par ailleurs, le succès et la légende de Monique Mercure se sont construits au tournant des années 1970 par une série de longs métrages mettant en valeur son physique enviable, sa persona et son aura. À l'évidence bien dans sa peau et épanouie, elle se savait belle et attirante; elle avait l'assurance des femmes sûres d'elles-mêmes. Tout chez elle n'était que joie de vivre.

Née Monique Émond, elle a été mariée au compositeur Pierre Mercure (1927-1966) dont elle

a gardé le nom; ils ont vécu ensemble à Montréal puis à Paris durant les années 1950.

Au cinéma, ses débuts véritables sont relativement tardifs; Monique Mercure a déjà atteint la trentaine lorsqu'elle apparaît comme la chouette copine à motocyclette, Barbara, dans *À tout prendre* (1964), de Claude Jutra. On peut la revoir furtivement dans une reconstitution historique de Fernand Dansereau, *Astataïon ou Le festin des morts* (1965), où elle apparaît à moitié nue, dans le rôle d'une Huronne en Nouvelle-France. C'était pourtant quatre ans avant Danièle Ouimet dans *Valérie* (1969), de Denis Héroux.

En 1970, Monique Mercure tourne pour son ami de longue date Claude Fournier dans une comédie comprenant des scènes érotiques et qui fait scandale, *Deux femmes en or* (1970). Ce film décoiffant réunissait une foule de vedettes comiques comme Gilles Latulippe et Yvon Deschamps, en plus de Louise Turcot et Marcel Sabourin en haut de l'affiche. Dans un Québec en mutation, Louise Turcot et Monique Mercure affichaient alors une sexualité décomplexée. Pendant longtemps, ce fut le long métrage québécois ayant fait le plus grand nombre d'entrées, dépassant les deux millions – mais dans ce cas précis, on peut présumer que plusieurs spectateurs sont retournés en salle afin de le revoir¹.

Dans ses mémoires, Claude Fournier évoque les circonstances cocasses entourant l'audition de Monique Mercure pour *Deux femmes en or* pour

1. L'apparition mémorable de Monique Mercure, femme fantasmée, dans *Mon oncle Antoine* de Claude Jutra

obtenir le rôle de Fernande, l'épouse désinvolte: c'était alors tout le contraire du mouvement *Me Too* puisque c'est l'actrice elle-même qui, au lendemain d'une chirurgie plastique, s'est exhibée spontanément et momentanément devant le réalisateur, contre toute attente et sans qu'on ne lui demande quoi que ce soit².

Forte du succès de *Deux femmes en or* qui fit d'elle une vedette, Monique Mercure réapparaît l'année suivante dans le rôle d'Alexandrine, l'épouse guindée du notaire – qu'on ne voit d'ailleurs pas – dans *Mon oncle Antoine* (1971), de Claude Jutra. La séquence mémorable de son entrée dans le magasin général crée une sorte de commotion, et c'est à travers la sommation de tous les regards masculins que le personnage de cette femme désirée sera créé, magnifié, fantasmé. Dans la séquence suivante qui a lieu à l'étage supérieur, c'est encore à travers les regards furtifs des deux adolescents que le personnage interprété par Monique Mercure devient fantasmé, un peu comme dans le roman *L'éducation sentimentale* de Flaubert, lorsque le jeune Frédéric Moreau déclara après avoir vu Madame Arnoux: «Ce fut comme une apparition». Dans *Mon oncle Antoine*, Monique Mercure était comme une apparition, une femme sublimée. Cette image lui restera longtemps collée à la peau.

Après différents projets, elle retrouvera pour la troisième fois son ami Claude Jutra dans une comédie douce-amère qu'il écrit en partie pour elle, *Pour le meilleur et pour le pire* (1975), et qui mettra à profit ses réelles qualités de musicienne violoncelliste.

AVANT ET APRÈS J.A. MARTIN PHOTOGRAPHE

Mais tout cela, c'était avant de tourner le rôle de Rose-Aimée Martin dans le long métrage *J.A. Martin photographe* (1977), de Jean Beaudin. C'est un film formidable pour une actrice qui n'est pas réduite au simple rôle de faire-valoir de son époux: ici, Monique Mercure vole la vedette en passant par toute une gamme d'émotions. Elle rit, elle pleure, elle se fâche, elle souffre, elle danse, elle séduit, elle aime son mari: elle incarne toute la vie en soi en l'espace de seulement deux heures. Si elle obtient le prestigieux Prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes de 1977, c'est en fait J.A. Martin lui-même – ou plutôt l'acteur Marcel Sabourin – qui montera sur la scène pour recevoir le prix au nom de l'actrice, car presque toute l'équipe de *J.A. Martin photographe* était déjà repartie avant la fin du festival, ne croyant pas possible une telle récompense. Dans la biographie lui étant consacrée, Marcel Sabourin se remémore cet instant inoubliable et inattendu, recevant des mains de la légendaire Monica Vitti le Prix de l'interprétation féminine au nom de Monique

Mercure. C'est la consécration internationale et une première pour une actrice québécoise³. En outre, *J.A. Martin photographe* reçoit le prestigieux Prix œcuménique, également remis à Cannes, et par la suite, elle se fera remettre pour ce même rôle un autre Prix d'interprétation féminine lors des Canadian Films Awards de 1977.

À Cannes, le Prix d'interprétation féminine fut également remis ex æquo à l'actrice Shelley Duvall, qui se transcendait dans *Trois femmes* (*Three Women*, 1977), le meilleur long métrage de Robert Altman. Cette égalité entre les deux actrices n'était pas fâcheuse; au contraire, elle permettait de confirmer que même avec des budgets moyens, certains films québécois pouvaient rivaliser avec les productions les plus en vue et parmi les plus coûteuses. Et d'ajouter que les actrices et acteurs du Québec pouvaient être de calibre international. D'ailleurs, l'année suivante, Monique Mercure tournera dans un film français, *La chanson de Roland* (1978), de Frank Cassenti. Douée pour les langues, on la retrouvera ensuite dans de nombreux longs métrages québécois et étrangers comme *La quarantaine* (1982) d'Anne Claire Poirier, mais aussi dans des productions canadiennes-anglaises et de plus en plus à la télévision.

Monique Mercure aura aussi brillé au théâtre, s'impliquant énormément sur scène, et de plus dans la gestion et l'enseignement de son métier d'actrice. Elle recevra dès les années 1990 une foule de récompenses et de reconnaissances pour sa carrière: Ordre national du Québec, Ordre du Canada et différents prix. Elle ne cessera pas de travailler même après avoir dépassé l'âge de la retraite. Son départ laissera un grand vide.

Dans leur irremplaçable *Dictionnaire du cinéma québécois* de 1978, Michel Houle et Alain Julien lui consacraient une notice substantielle et élogieuse, ciblant ses rôles principaux – surtout dans les longs métrages *Enfin...* (1971), de Richard Martin et *Les vautours* (1975), de Jean-Claude Labrecque – en soulignant sa capacité d'étoffer un rôle de soutien en raison de son professionnalisme et de son intuition: ils parlaient de «ce pouvoir de fascination qu'exerce Monique Mercure» en citant de nombreux exemples de films méconnus comme le moyen métrage *Ce n'est pas l'temps des romans* (1967), de Fernand Dansereau⁴.

Mince consolation: il nous reste les films, et fort heureusement, plusieurs des plus beaux rôles de Monique Mercure sont accessibles gratuitement sur le site de l'ONF, et pas les moindres: *Le festin des morts*, *Mon oncle Antoine*, *Le temps d'une chasse*, de Francis Mankiewicz et *J.A. Martin photographe*. Excusez du peu. ▲

Références

- ¹ Information attestée par l'historien Yves Lever dans son livre *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1988, p. 282.
- ² Voir le livre de souvenirs de Claude Fournier, *À force de vivre. Mémoires*, Montréal, Libre Expression, 2009.
- ³ Marcel Sabourin, dans Robert BLONDIN, *Marcel Sabourin. Tout écartillé*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2018, p. 166.
- ⁴ Michel HOULE et Alain JULIEN, *Dictionnaire du cinéma québécois*, Montréal, Fides, 1978, p. 187-189.